

Ginette Anfousse

LE HÉROS DE ROSALIE

Illustrations
de Marisol Sarrazin

la courte échelle

Prologue



Ça va mal! Il y a des jours où tout va mal!

D'abord, j'ai le nez trop petit, trop pointu. Le pire, j'ai comme un énorme bouton qui pousse dessus. Un sapristi de mocheté de bouton qui, ce soir, sera aussi gros que mon nez tout entier. Marie-Ève, elle, n'a jamais de bouton sur son nez parfait. J'ai le nez trop petit et trop pointu. Exactement comme celui de ma vraie mère. Tante Alice ne me fera jamais avaler qu'il me donne un petit air coquin. Je déteste tante Alice, ce matin.

Ça va mal, mes cheveux! Je n'arrive pas à les placer par en arrière comme le fait Marie-Ève. Mes cheveux, c'est une vraie tignasse de sapristi de mocheté de réglisses noires démodée. Il paraît que je déraisonne quand je parle de coupe de cheveux à tante Béatrice. Elle dit que j'ai la plus belle tête d'Indienne javanaise

du boulevard Saint-Joseph. Exactement comme la tête de mon vrai père. Je déteste tante Béatrice, ce matin.

Ça va mal, mon chandail! Il passe son temps à me remonter autour de la taille. Mon chandail, c'est une vraie sapristi de mocheté de bouée de sauvetage. Les chandails de Marie-Ève, eux, ne s'entortillent jamais autour de sa taille. Ils sont toujours exactement de la bonne longueur et de la bonne largeur. Pas étonnant que tout le monde l'aime!

Tante Colette me répète toujours qu'on n'aime pas les gens à cause de leurs vêtements. Moi, je trouve que ça aide un peu. Je déteste tante Colette, ce matin.

Ça va mal! Il y a des jours où tout va mal!

Ça va mal, mes joues de bébé encore potelées. Mon cou trop court. Mes yeux en amandes. «Une vraie Chinoise!», comme dit tante Diane. Je déteste tante Diane, ce matin. Puis je crois bien que je déteste aussi tante Élise, tante Florence et tante Gudule. En fait, je pense que je les déteste toutes les sept. Ce n'est pas parce que je suis orpheline de père et de mère. Ce n'est pas parce qu'elles m'ont

Le héros de Rosalie

adoptée depuis presque toujours que je n'ai pas droit à la vérité.

La vérité, c'est que je suis laide. La vraie vérité, c'est que jamais, jamais je ne serai aussi belle et bien habillée que Marie-Ève Poirier.



Chapitre I

«Les gars, ils sont tous pareils!»

Un des grands malheurs de la vie, c'est que même si ça va mal, il faut malgré tout se rendre à l'école. J'ai dû m'y rendre avec ma tignasse emmêlée. Mon chandail en bouée de sauvetage. Et le pire bouton que toute la classe ait jamais vu.

En entrant dans la cour, j'ai aperçu Marise et Julie, mes deux meilleures amies. Elles sautillaient sur place pour se réchauffer les pieds. J'ai relevé mon foulard. J'ai mis mon gant de laine sur mon nez. Je suis allée les rejoindre en rasant le vieux mur de briques de l'école.

Julie et Marise parlaient de coeurs et de Saint-Valentin. C'est normal, quatorze jours avant la grande fête des amoureux! Je me suis glissée entre elles. J'ai relevé mon foulard encore un peu. Et j'ai dit:

— Moi, l'année dernière, j'ai reçu exactement sept sapristi de mocheté de valentins. Celui de tante Alice. Celui de

tante Béatrice. Celui de tante Colette. Celui de tante Diane. Celui de tante Élise. Celui de tante Florence et celui de tante Gudule.

Marise a avoué en riant que les seuls valentins qu'elle ait jamais reçus étaient ceux de son petit frère Simon.

Puis Julie a pris un air drôle. Un air mystérieux d'espionne allemande. Elle a dit, en baissant la voix :

— Moi, l'année dernière, j'ai reçu un vrai valentin. Un valentin acheté dans un grand magasin. Un valentin imprimé, en relief. C'était un immense coeur rouge avec un ruban rose collé tout autour.

Curieuses, on a prié, supplié Julie. Pour savoir enfin, Marise et moi, que le valentin était signé «Un inconnu qui soupire». Marise trouvait le valentin de Julie merveilleusement anonyme. Moi, je le trouvais parfaitement idiot.

Sans lâcher mon foulard, j'ai dit en riant :

— Comme tu n'en as parlé à personne, Julie Morin, j'imagine que tu as découvert, par la suite, que c'était ton père ou ton grand-père qui te l'avait envoyé?

— Pas du tout! a répliqué Julie. Je

n'ai rien dit parce que... parce que je trouvais ça... PERSONNEL.

Je crois bien que Julie adore nous faire languir. Quand on a voulu savoir qui était ce mystérieux inconnu, elle a repris aussitôt son air d'espionne allemande. Elle a dit, en chuchotant:

— Je ne suis pas certaine, mais j'ai ma petite idée là-dessus.

Alors j'ai sifflé entre les dents:

— Tu racontes des histoires de bonhomme Sept-Heures, Julie Morin!

Elle a répondu:

— Inutile d'insister, Rosalie Danse-reau. Je ne dirai pas un mot de plus.

Et elle a haussé les épaules en relevant le nez, comme un sapristi de mocheté d'intrigante.

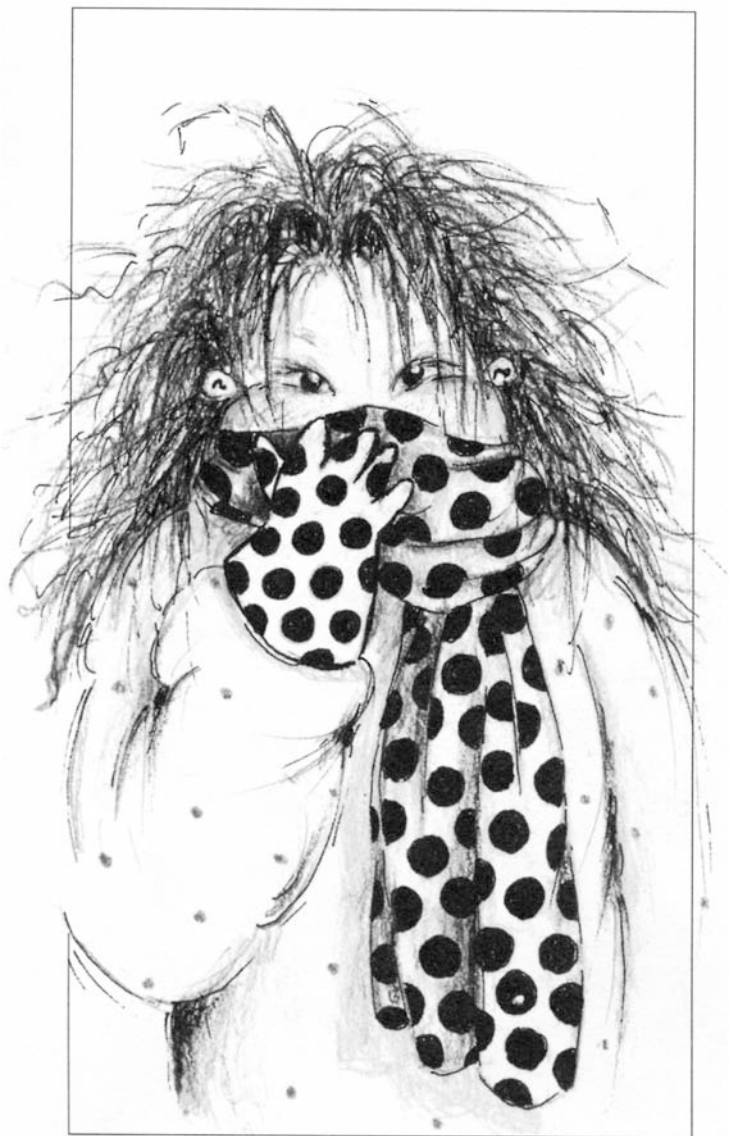
J'aurais voulu l'étrangler. Mais Marco Tifo s'approchait de nous en criant comme un crétin:

— Fait froid, fait froid, hein, les filles?

Il a ajouté en pirouettant sur une plaque de glace:

— Vous avez l'air de trois gazelles congelées qui complotent sur une banquise!

Le héros de Rosalie



Comme personne n'appréciait son numéro, il m'a pointée du doigt en disant:

— Ton nez, Rosalie Dansereau, ton nez! Tu as peur de te le faire voler?

J'ai sursauté. J'ai répliqué aussitôt:

— Ton triple saut arrière, Marco Tifo, ton triple saut arrière! Tu crois qu'un jour tu vas y arriver?

Marco Tifo a haussé les épaules. Puis il est allé rejoindre le groupe de gars qui entourait Marie-Ève Poirier.

Dans le groupe de Marie-Ève, il y avait six gars. Ils roucoulaient comme des pigeons. Tous des gars de sixième année, sauf Marco.

Il y avait Éric-le-boutonneux. Guillaume-l'Haïtien-intellectuel-à-lunettes. Stéphane-le-pas-vite, qui a redoublé ses classes au moins trois fois. Jean-Philippe-le-lunatique-à-tête-ronde-comme-Charlie Brown. Puis Martin-le-bum-à-radio-cassette qui se promène toujours en dandinant les fesses.

Marie-Ève, au milieu, n'avait pas du tout l'air congelé. Même que ses pattes

de gazelle étaient gentiment croisées dans ses bottes de mouton. Ses cheveux, malgré le vent, malgré le froid, restaient en place, comme au cinéma.

Tout en reluquant les manières décontractées de Marie-Ève Poirier, j'ai parlé, parlé. J'ai raconté à mes deux meilleures amies combien Marco était insupportable. Que j'avais dû me rendre tous les dimanches matin, depuis un an, à son garage. Qu'il me fallait le regarder décrocher ses anneaux. Tenter son triple saut périlleux arrière. Risquer de le voir se rompre le cou. Discuter technique, l'applaudir, l'encourager.

Quand j'ai eu fini de parler, Marise m'a regardée, les yeux exorbités :

— Il ne t'a même pas envoyé un valentin!

Julie, qui avait toujours gardé son attitude mystérieuse, a soupiré :

— Les gars, ils sont tous pareils!

Puis j'ai seulement eu le temps de voir Pierre-Yves Hamel, mon voisin, s'approcher de Marie-Ève en courant. Il lui a fait un air aussi niais que Popsi, l'ancien chien de Marco. Celui qui, un petit matin, s'est fait écrabouiller par une auto.

Le héros de Rosalie

Les pattes de gazelle de Marie-Ève ont gigoté un instant.

J'ai soupiré:

— C'est vrai. Les gars, ils sont tous pareils!

Puis la cloche a sonné. Mon foulard a glissé. Ensemble, Marise et Julie ont crié:

— Rosalie, ton nez! Tu as comme un énorme bouton sur ton nez!

Même s'il y a des jours où tout va mal, jamais, sapristi de mocheté, jamais je n'aurais pu imaginer que cela pouvait aller aussi mal!